



Beatrice Masini

Seul avec mon chien

Traduit de l'italien
par Nathalie Sinagra Decorvet

LA JOIE DE LIRE

Lorsque le Roi émet un Édît par lequel il ordonne que l'on fasse disparaître tous les chiens du Royaume, la famille de Miro se révolte. Ils ne peuvent pas faire euthanasier leur chien. Ils n'y pensent même pas. Il n'y a qu'une seule solution : que Tito disparaisse, qu'il s'en aille. Et que Miro parte avec lui.

C'est ainsi que commence, suite à un ordre insensé, la fugue d'un enfant et de son chien dans un monde inconnu. Pendant les rares moments de répit, Miro s'accroche désespérément aux souvenirs : la vie d'avant, dans toute sa simplicité, paraît comme un rêve lointain. Maintenant il ne reste plus que la fuite. Une fuite qui, bien vite, devient tout simplement ce voyage que nous devons tous accomplir un jour ou l'autre : pour affronter nos peurs, tester nos limites, mettre à l'épreuve nos capacités. Mais Miro n'est jamais seul : il a son chien. Et Tito n'est jamais seul : il a son jeune maître. Aucun des deux ne pourrait demander mieux ou plus.

PROLOGUE

Ce fut avec le jasmin que tout commença.

Le jasmin est une petite fleur blanche, très parfumée, qui ressemble à une étoile. C'est une plante grimpante, audacieuse et tenace; ses petites mains feuillues grimpent sur les murs comme des griffes et y restent cramponnées. Mais elle est également douce et délicate; inutile de la cueillir, il suffit de l'effleurer du doigt pour l'abîmer. Depuis toujours, et même avant, le jasmin était le symbole du Royaume: les femmes le brodaient sur l'ourlet des robes de mariées, et sa fragile effigie était représentée sur les armoiries et les étendards. Avec les feuilles de jasmin, on faisait un délicieux thé parfumé: c'était comme de boire un bout de jardin. Et la chanson du Royaume, celle que tout le monde connaissait, celle que l'on entonnait au début des cérémonies, avait pour titre *Quand le jasmin fleurit*; elle était chantée par des chœurs de jeunes filles et parlait de la saison la plus douce, celle qui ramenait la vie : le printemps.

Mais un jour, le Roi décida de bannir le jasmin du Royaume.

Il n'en expliqua pas la raison : c'est le privilège d'un Roi de faire comme bon lui semble. Simplement, ce fut le début des édits : on ordonna à tout le royaume de faire disparaître le jasmin des jardins, des murs, des dessins, des broderies, des étendards et des tasses de thé. Même la chanson du Royaume fut abolie et remplacée par l'Hymne au Roi, un violent chant masculin qui célébrait guerre et pouvoir. Les sujets furent déconcertés par cette série d'annonces et de nouvelles : quel mal avait bien pu commettre cette petite fleur en forme d'étoile pour mériter d'être chassée de leur monde ? Mais les ordres sont des ordres, tout le monde savait à quel point les Lois du Roi étaient sévères et personne n'osa désobéir. Les brodeuses pleurèrent en jetant au feu les vieux dessins de sarments de jasmin qui avaient accompagné tant de jeunes filles aux noces, tout comme les fils de soie de la même nuance de blanc et de vert ; les jardiniers pestèrent en arrachant à grand-peine les vieilles racines enfouies dans la terre ; et quand un soldat du Royaume voyait une petite fleur qui avait échappé au massacre, il l'écrasait de toutes ses forces, comme s'il s'agissait de la tête d'un serpent venimeux. Les fleurs ne crient pas

quand elles meurent ; elles ne pleurent pas ; elles n'ont pas de voix. Ou du moins, personne ne les a jamais entendues.

D'autres fleurs prirent la place du jasmin : des fleurs venues de loin, des grandes ; leurs pistils ressemblaient à des langues de dragon, les pétales avaient des couleurs agressives, et leurs parfums étaient si puissants qu'ils en donnaient la migraine. Mais dans le cœur des gens le jasmin continua de briller, cramponné de ses petits doigts verts, enveloppé de nostalgie, précieux comme toute chose perdue. Personne n'avait osé contester la décision du Roi, mais dans leur for intérieur les sujets se posaient des questions, et les plus courageux allaient jusqu'à en parler, tout bas, uniquement avec les gens à qui ils faisaient confiance, leurs semblables, ceux qui avaient encore le courage d'avoir leur propre opinion : que peut-il bien arriver d'autre, quand un roi décide de condamner à mort une fleur ?

PREMIÈRE PARTIE

Il fait très froid. La nuit est sombre. Je comprends pour la première fois ce que veut dire l'expression « une nuit d'encre » : c'est comme si on nous avait recouvert les yeux d'encre noire et qu'on ne voyait rien d'autre que ce liquide sombre à travers nos paupières obstruées. Un noir plus noir que le noir, si concentré qu'il semble vide. Moi, je garde les yeux ouverts. Mais de ce côté du Monde, les étoiles sont éteintes, et on ne sait même plus ce que c'est que la lune.

Mais je peux entendre et sentir. J'entends ma respiration. Je sens le froid intense de la pierre sur laquelle j'ai installé mon sac de couchage.

Mais je n'ai pas peur. J'aurais sans doute peur si j'étais seul. Mais je ne suis pas seul. Enfin, dans un sens si, mais en fait, non. Je suis seul avec un chien. Seul avec un chien ne veut pas dire être seul. Je suis avec un chien, donc non, je ne suis pas seul. Et de toute façon ce n'est pas juste un chien. C'est mon chien.

Il s'appelle Tito et c'est pour lui que je suis ici, seul mis à part lui, donc, dans la nuit la plus noire qui puisse exister. Et comme j'ai le sentiment qu'elle va être également très longue, autant la raconter en entier, cette histoire. Bien comme il faut. Depuis le début. Sans oublier le moindre petit détail. Pour me rappeler pourquoi je ne suis pas chez moi, dans mon lit, avec un chien qui s'appelle Tito blotti à mes pieds, sur la couverture. Ou tout seul, sans personne à mes pieds, pieds glacés sous les draps rêches, un vide à la place du cœur. Cela aurait aussi bien pu se passer comme ça. Il aurait suffi que je le veuille. Mais ça s'est passé autrement parce que c'est moi qui l'ai voulu. Je ne pouvais vouloir que ça : cette immense solitude de deux êtres sur la Terre, dans un endroit sombre, loin de tout ce qu'ils connaissent. Il n'y avait pas d'autre choix possible. Non.

Je le dis souvent, je le répète toujours parce qu'en théorie j'avais le choix. Seulement ce n'était pas envisageable. Pas pour moi. Pas pour Tito. Pas pour Tito et moi ensemble.

Un Chien est content.

Il n'a pas de nourriture mais un Enfant.

Un Chien dort maintenant avec un Enfant.

C'est bien.

Aussi loin que remontent mes souvenirs, j'ai toujours voulu un chien. Maman me racontait que c'est le premier mot que j'ai prononcé. Enfin, une sorte de mot, plutôt un son : *Waouf*. Elle disait aussi que j'adorais les chiens et quand j'en voyais un dans la rue je tendais les bras comme si je voulais l'attraper. Je n'avais pas peur, juste une folle envie de le toucher, de faire sa connaissance, de jouer avec lui. J'avais un tas de chiens en peluches, on ne m'offrait quasiment plus que ça : je les aimais tous autant et le soir je les alignais sur mon oreiller, juste au-dessus de ma tête. Comme ça, je n'en privilégiais ni n'en écartais aucun. Mais je savais bien qu'ils n'étaient pas vivants, je ne leur parlais pas. J'attendais.

J'attendais d'être assez grand pour avoir un vrai chien.

Dans le Royaume, les chiens étaient très importants. Ils aidaient au travail, à la chasse, à garder les maisons ; il y avait des chiens de tir, des chiens de chasse et bien entendu des chiens de garde et de compagnie. Raison pour laquelle aucune famille ne pouvait s'en passer. Dans chaque maison, il y en avait un, si ce n'est plusieurs ; les maisons sans chien étaient bizarres, comme s'il leur manquait les fenêtres, ou que les cuisines n'avaient pas de cheminées.

Quand je suis né, chez nous il y avait Arundel, un gros chien de berger au poil blanc tout ébouriffé. Je ne l'ai pas vraiment connu, il est mort quand j'avais seulement deux ans, et je ne me souviens pas de lui. Ce que je sais on me l'a raconté : il était courageux, adorait jouer, il s'allongeait près de mon berceau et ne laissait personne s'en approcher, à moins que maman ou papa lui aient dit de ne pas s'inquiéter, qu'il ne s'agissait pas d'un ennemi ou d'un voleur d'enfants. Il était parti un soir et n'était plus revenu, mais il était déjà vieux, et les vieux chiens agissent parfois de la sorte : ils cherchent un endroit où mourir seuls, pour n'embêter personne. J'aimais penser à Arundel, il me manquait même si ce n'était pas mon chien ; mais je savais que ce n'était qu'une question de temps. Mes parents n'avaient pas pris tout de suite un autre chien parce qu'ils voulaient attendre que je sois assez grand pour m'en occuper et qu'on puisse grandir ensemble.

Et quand Tito est arrivé, j'étais prêt. C'était lui que je voulais. Oui, c'était lui. Je ne sais pas comment c'est possible : de tous les chiens du monde, de tous les chiens possibles, c'était lui. Je l'aurais reconnu n'importe où. Quand je l'ai vu pour la première fois, dans l'enclos du chenil, avec ses trois frères et ses deux sœurs, minuscule,

le poil hirsute, avec ses grosses pattes, sa grosse tête et ses grands yeux, tout frissonnant comme tremblent les chiots, c'est moi qu'il a regardé. Vraiment. Si j'avais eu le moindre doute, fini. Terminé. C'était lui.

J'ai dû attendre plus d'un mois avant de pouvoir le prendre chez moi, il était trop petit pour quitter sa maman. Entre-temps, je lui avais tout préparé : une niche en forme de couronne avec plein de pointes rouges autour, moelleuse comme un oreiller et avec un rond au milieu pour qu'il soit confortablement installé. La niche d'un petit roi. Ensuite des gamelles pour manger et boire, assorties : elles aussi avec une couronne imprimée sur le fond. Un petit tapis où les poser, pour ne pas faire de saletés. Le premier collier, fait avec un ruban à carreaux blanc et rouge. Une laisse en cuir, chic, pour un chien chic. Les jeux : une balle blanche et rouge, en gomme dure, et deux de mes vieux chiens en peluche, les plus petits, pour ne pas l'effrayer. Tout y était. Il ne manquait plus que lui. Je me suis préparé : j'ai lu trois fois le Dictionnaire homme-chien en entier. Je le connaissais par cœur. J'ai appris un tas de choses. Je savais tout.

Et puis, quand on est allés le chercher, j'ai dû tout désapprendre et me mettre à son écoute. L'écouter, le

regarder, l'observer. Et, de cette façon, comprendre ce que je devais faire, quand et comment. Le soir, le premier soir à la maison, je l'ai mis dans sa niche avec une petite couverture que la dame du chenil m'avait donnée, sur laquelle dormait sa maman avec tous les petits chiots.

— Elle a son odeur, m'avait-elle dit, elle servira à le rassurer.

Il s'est endormi presque tout de suite, les chiots dorment beaucoup. Je l'ai regardé longtemps avant d'éteindre la lumière et d'aller me coucher, moi aussi. Puis, au milieu de la nuit, j'ai été réveillé par un petit gémissement. J'ai ouvert les yeux brusquement et je me suis souvenu qu'il était là à côté de moi, quelque part sur le sol. La lune brillait, je n'ai pas dû allumer la lumière. Il était réveillé lui aussi, se tenait sur ses pattes, un peu hésitant, et de sa gueule sortait un tout petit bruit. Comme s'il pleurait, mais doucement, pour ne pas me déranger. Je suis descendu de mon lit et je l'ai pris dans mes bras. En ce temps-là, il tenait dans ma main. J'ai respiré son odeur de poil chaud et de nuit, son odeur de chien. Il m'a léché la main. Cette langue toute petite comme un soupir. J'ai senti son cœur battre contre la paume de ma main : il battait juste sous la peau, on

aurait dit qu'il voulait bondir hors de lui. Si rapide, si vivant. J'ai pris ma décision. Le Dictionnaire disait que les chiens doivent s'habituer dès le début aux endroits qui leur sont permis et à ceux qui leur sont interdits. Le lit du maître est un endroit interdit. Nous, on en a fait un endroit permis.

Il s'est rendormi aussitôt, contre moi, sous la couverture, tiède comme la braise d'un petit feu. Cette nuit-là, il n'a plus pleuré. Et depuis ce jour, il dort toujours avec moi.

L'Enfant c'est l'Homme quand il était petit.
Il est bien meilleur que l'Homme.
Si tu peux choisir
Choisis l'Enfant.

Tito avait trois ans et cinq jours, un chien pré-adulte, moi j'en avais onze et trois mois, un préadolescent, quand l'Édit fut proclamé. C'était un jour comme un autre, j'étais allé à l'école accompagné de Tito, qui comme d'habitude m'avait attendu pendant les quatre heures de cours devant le portail, il était tranquille, j'étais tranquille. On avait un programme génial pour l'après-midi : d'abord les devoirs, ensuite une balade près de la rivière, un de ses endroits préférés et donc aussi l'un

des miens. Tito, petit chien de chasse, aimait beaucoup explorer les berges, restées çà et là un peu sauvages dès la sortie du centre-ville. Je le suivais, l'observais et veillais sur lui, en prenant garde qu'il ne courre pas de danger. Il y avait de nombreux dangers sur les rives : serpents, frelons, trous, et parfois même des pièges laissés par les braconniers, bien cachés dans l'herbe haute, puis l'eau elle-même avec ses grands tourbillons qui vous aspirent de toute leur force. Mais Tito avait appris à tremper légèrement ses pattes pour boire, en restant bien sur la rive. À cette époque-là, nous n'avions pas la moindre idée que le danger pouvait prendre les allures d'une feuille de papier.

Quand le Directeur est rentré en classe, on a cru qu'il allait nous parler de quelque chose d'ennuyeux, comme des consignes pour l'Examen Final. Il était très pâle, il a discuté un moment avec le prof de math, puis il a regardé la porte d'un air inquiet. Nous, on a suivi son regard : sur le seuil se tenait un soldat en uniforme, un rouleau sous le bras gauche.

— Entrez, dit le directeur.

Mais on avait bien compris qu'il le faisait contre son gré. L'autre a avancé d'un pas, plantant son talon dans le sol, et s'est arrêté près du bureau. Il a salué en levant

le poing droit, s'est tourné vers nous, a pris le rouleau qui était sous son bras et l'a déroulé. Il a lu, et personne n'y a rien compris. Il nous a regardés, il a vu qu'on avait l'air perdu et a recommencé sa lecture. Toujours rien. Puis, il a fixé la feuille au mur avec deux punaises, recouvrant ainsi la recherche sur les pouvoirs du feu, que j'avais faite avec deux de mes camarades et qui avait été exposée parce qu'on avait eu la meilleure note de la classe. J'étais contrarié. Ils ne peuvent pas cacher ma recherche comme ça, je me suis dit. Ensuite j'ai lu tout seul. Même de loin (mon banc était près de la fenêtre, et la feuille était sur le mur, à l'entrée), j'ai bien vu les lettres, impossible de ne pas les voir, grandes comme elles étaient, tracées avec soin à l'encre noire par le scribe de la cour. Mais je ne comprenais toujours pas : ce texte n'avait aucun sens. C'était comme si quelqu'un avait lancé sur la feuille une poignée de mots quelconques et que ces mots s'étaient mis dans l'ordre par hasard.

ÉDIT

Le Roi ordonne à son Peuple

Que les chiens de toute race, taille et âge

Soient bannis du Royaume

Par tous les moyens possibles.

Les armoiries du Roi, des serres rouges sur fond noir, figuraient au bas du document, féroces comme un hurlement.

Qu'est-ce que ça voulait dire ?

Un Chien, c'est la fête quand tu rentres.

Un Chien, c'est quelqu'un qui te suit partout où tu vas.

Un Chien, c'est jouer tout l'après-midi à « va chercher le bâton ».

Un Chien, c'est l'odeur de chien.

Un Chien, c'est une truffe toute mouillée au creux de la main.

Un Chien, c'est une queue qui s'agite.

Un Chien, c'est la fin de l'ennui.

Un Chien, c'est ne jamais être seul.

Un Chien, c'est quelque chose de simple.

Un Chien, ce n'est rien que ça.

Je suis rentré chez moi en courant, le cœur battant la chamade et le sac rebondissant dans le dos. Je voulais être sûr d'une chose. Oui, Tito était bien là où je l'avais laissé, juste derrière la porte, la queue tendue comme une baguette, les pattes prêtes à bondir et à me sauter dessus, à me gratouiller les genoux de ses griffes en essayant de s'approcher, la langue comme une flèche qui jaillit et caresse. Il était comme ça : il m'attendait. Il m'attendait toujours. C'était comme si sa vie n'avait aucun sens sans moi. Dans le Dictionnaire homme-chien, j'avais lu que

les chiens n'ont pas la notion du temps : pour eux, une heure, c'est une éternité, c'est pour toujours. « Quand le maître s'éloigne, le chien croit qu'on l'a abandonné ». Quand j'ai lu ça, j'ai eu un pincement au cœur, comme si quelqu'un le serrait très fort : comment ça, à chaque fois cette horrible sensation d'être abandonné, jour après jour, sans jamais apprendre ? Ce devait être terrible. Et j'avais désiré ne plus jamais le quitter, rester avec lui pour toujours. Mais pour cela, j'aurais dû être plus grand et faire un métier qui me permettrait de le prendre avec moi : je ne sais pas, porteur d'eau par exemple, réparateur de réverbères, ou jardinier. Non, pas jardinier, parce que Tito avait la fâcheuse habitude de creuser des trous, dès qu'il le pouvait. De magnifiques trous, parfaits comme des tuyaux vides, aux bords arrondis comme s'il avait passé ses pattes par-dessus pour les rendre lisses. Magnifiques, oui, mais pas du point de vue d'un jardinier. Je devais probablement réfléchir à un autre métier. Perceur de tunnels, par exemple.

Cependant, ce jour-là, heureusement Tito m'attendait, comme d'habitude. Il était là. Il était encore là.

Je l'ai pris dans mes bras : léger comme un souffle, petit, chaud, vivant.

J'ai couru vers maman.

— Tu as su ? lui ai-je dit avec un fil de voix qui ne ressemblait pas à la mienne, déchirée, angoissée, vieille.

Elle a acquiescé d'un air sévère.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— On attend papa.

— Et après ?

— Après on verra.

— Mais on ne peut pas, ce n'est pas possible, ce n'est pas juste.

J'étais debout, secoué de rage, je tenais Tito dans le creux de mon bras comme on tient un bébé, et il me fixait tout calme, il aime rester ainsi, mais pas trop longtemps. Au bout d'un moment, d'habitude, il se lasse et essaye de se libérer, alors je le pose par terre pour éviter qu'il se blesse. Mais cette fois, il est resté tranquille, comme ces petits enfants qui ne peuvent aller nulle part, qui ne peuvent rien faire, rien être, qui ne savent ni manger, ni parler, ni marcher. Ils ont besoin que quelqu'un s'occupe d'eux, tout le temps.

— Je sais, a dit maman, je sais.

J'ai eu envie de pleurer. Des pleurs de rage, de vengeance.

— Mais qu'est-ce que c'est que cet endroit où on vous demande de faire disparaître les chiens, comme ça, comme si... comme s'ils n'avaient jamais existé ?

On en avait discuté, à l'école, une fois le soldat en uniforme reparti. Le Directeur était resté là, immobile comme nous tous, fixant l'encre qui dictait son ordre, sa menace. Il y avait des non-dits, dans cette phrase clouée au mur. Mais on les percevait tous, même si personne n'osait y croire.

Monsieur Zaro, le maître d'école, avait regardé le Directeur et avait prononcé un seul mot, qui en réalité était aussi une question : « Possible... ? »

Lui aussi avait un chien qui l'attendait chez lui. Un Metzner doux comme un agneau, ou du moins c'est ce qu'il disait. Et même le Directeur : un magnifique Danko brun, presque aussi grand que moi. En fait, presque tout le monde avait un chien : de compagnie, de garde, de compétition, de course, de chasse, de berger, un chien à promener, un chien-oreiller.

— Et alors ?

Bibi, qui n'est vraiment pas le plus malin de mes camarades de classe, avait levé la main. Comme on était encore tous debout, on avait de la peine à le voir et il avait dû pas mal toussoter avant que monsieur Zaro ne l'aperçoive.

— Oui, Bibi ? avait fini par demander le maître.

Une des règles de notre école est le Droit à la Parole : celui qui lève la main a toujours le droit de s'exprimer ou de poser une question, aussi bête soit-elle.

— Oui, Bibi ?

Bibi, qui n'était pas très malin, était le seul qui avait osé formuler la question qu'on aurait tous voulu poser. Parfois, courage et bêtise vont de pair.

— Qu'est-ce que ça veut dire « avec tous les moyens possibles » ?

Monsieur Zaro avait regardé le Directeur. Le Directeur avait regardé monsieur Zaro, puis, après un grand soupir, avait répondu :

— Pensez au jasmin.

Nous avons tous été pris d'un frisson : jasmin était un mot interdit, comme la fleur qu'il désignait. Alors, nous avons tous compris ce qu'il voulait dire.

Maman l'avait toujours dit, à l'abri des oreilles indiscretes, dans notre maison : si nous n'avons même pas été capables de défendre nos fleurs, qu'allons-nous devenir ?

Le Directeur avait annoncé que pour ce jour-là il n'y aurait plus de cours, qu'on pouvait rentrer. Comme un jour de fête surprise. Mais personne, même pas Bibi, n'avait rigolé ou applaudi. On était sortis de l'école en

silence, rapidement mais de façon ordonnée, parce qu'à l'école on ne court pas. Puis, une fois à l'extérieur, on a tous filé, comme un sac de billes qui explose.

On avait tous qu'une chose en tête.

Et me voilà avec maman, en train d'attendre papa, un chien dans les bras et une grosse boule dans la gorge. Lui, vibrait de joie refoulée, content, tranquille à sa façon agitée de chien. Il ne savait rien.

Un Chien attend un Enfant.

Un Enfant arrive.

Un Chien est content.

La première fois que je suis sorti avec Tito, je ne pouvais pas faire un pas sans que quelqu'un ne nous arrête. Oh, comme il est mignon, c'est un chiot ? Comment s'appelle-t-il ? Combien de mois a-t-il ? Il est de quelle race ? Toujours les mêmes questions. Et moi, je répondais patiemment à tout le monde, fier de moi. Pendant ce temps il s'asseyait, se gratouillait une oreille, faisait un petit pipi, et tout le monde rigolait, comme si c'était rigolo un chien qui fait pipi, quelque chose de spécial. Bon, tout le monde fait ça avec les chiots, parce que, si ça se trouve, une fois qu'ils grandissent ils deviennent moches, avec une grosse tête, les pattes courtes, les oreilles tombantes, les yeux de travers et, si ça se trouve, ils deviennent têtus, bêtes, lents, ou bien irritables, enragés, méchants, mais quand ils sont chiots ils sont tous irrésistiblement beaux : enfin, il y a au moins un moment dans leur vie où ils sont merveilleux. Mais moi, j'avais l'impression qu'ils le faisaient un peu plus

avec Tito, qu'ils avaient compris eux aussi, qu'il suffisait d'un regard pour comprendre qu'il s'agissait d'un chien spécial, différent des autres. Plus beau, plus rigolo, plus doux, plus espiègle, plus intelligent, plus courageux, plus tenace, plus de tout, quoi.

Je me souviens de cette fois où papa est rentré du travail fatigué et fâché – ensuite il nous a expliqué qu'un ami en qui il avait confiance l'avait roulé et lui avait fait rater une affaire importante – et qu'il est entré dans la maison et comme d'habitude il y avait des jouets un peu partout, il a mis le pied sur une petite poupée, il a baissé les yeux pour regarder ce qu'il avait écrasé et lui a donné un grand coup de pied, l'envoyant valser très loin, contre le mur, puis il a dit « c'est pas possible, on dirait qu'il y a un petit bébé dans cette maison », et il avait une de ces voix, une voix qui m'a donné envie de disparaître, comme si c'était mal, une maison avec un petit bébé, et en plus pour être précis c'était un chiot, et pas si petit que ça, et j'ai presque eu envie de ne jamais avoir été petit, et je suis vite allé ramasser tous les jeux de Tito et les remettre dans le panier, de toute façon cinq minutes plus tard il les aurait de nouveau éparpillés dans la maison. Et là, Tito est arrivé. Il m'a d'abord

regardé, la tête légèrement inclinée comme pour dire « mais qu'est-ce que tu fais, pourquoi tu ranges tout, je n'ai pas fini de jouer, moi », ensuite il a regardé papa qui était au milieu de la pièce les épaules courbées en avant, le visage tendu, et il est allé vers lui, doucement, et il s'est appuyé sur sa jambe comme font les chiens quand ils veulent une caresse. Alors, papa s'est accroupi et l'a caressé bien comme il faut. Il lui a pris la tête entre ses deux mains, l'a regardé droit dans les yeux et lui a dit « t'as de la chance toi, le chien, tu n'as pas d'amis qui te jouent de sales tours. Tu as de la chance. » Ensuite il l'a caressé encore un peu et c'était comme si, à chaque caresse, il devenait moins sombre, moins replié sur lui-même, moins fâché.

— Ils nous font du bien, les chiens, a-t-il dit au bout d'un moment, ils font du bien au cœur.

Un Homme se fâche.
Un Homme est mauvais.
Un Chien est bon.
Un Chien apporte de l'aide.
Un Chien est content.

Papa n'était pas fâché. C'était comme s'il s'était replié sur lui-même depuis la dernière fois que je l'avais vu.

Comme s'il avait dix ans de plus. Il est entré et a appuyé ses épaules contre la porte, comme pour la bloquer. Tito a commencé à se tortiller dans mes bras, je me suis baissé pour le faire descendre, il s'est rué sur les grosses chaussures de papa et a attrapé délicatement un lacet entre ses crocs pour le tirer, comme d'habitude. C'était son rituel. Ce qui se passe tout le temps de la même façon et qui nous fait plaisir, ça s'appelle « rituel ». Papa s'est accroupi et a posé une main sur la tête de Tito : elle lui recouvrait toute la tête, comme un parapluie, comme un chapeau. On aurait dit qu'il voulait le protéger. Il s'est relevé, a fait non, non de la tête, une, deux, trois, cinq fois, comme s'il était incapable d'arrêter ce mouvement, comme s'il le faisait de façon automatique.

— Tout peut arriver, a-t-il dit.

— Nous le lui avons permis, a répondu maman.

— Oui, a dit papa, c'est notre faute. Une fleur, c'est aussi quelque chose de vivant. Seulement elle ne crie pas, a dit papa.

J'ai pas tout de suite compris ce qu'il voulait dire. Non, ce n'est pas vrai. J'ai très bien compris, mais je ne voulais pas y croire. Je ne voulais même pas y songer.

— Que fait-on ? a demandé maman, toujours très pragmatique.

— Je ne sais pas, a dit papa.

Moi, j'ai serré Tito encore plus fort. Je savais ce que je ne voulais pas faire.

Pour rien au monde, je n'aurais renoncé à lui.

On a fait une réunion, ce soir-là. Ce fut une longue réunion. On en a même oublié de manger mais pas de donner à manger à Tito. J'avais fini par le poser par terre et il nous regardait avec cette tête craquante de nounours que font les chiens quand ils demandent quelque chose. Ou quand ils comprennent qu'il y a quelque chose de bizarre. Maman lui a rempli sa gamelle avec des bouts de viande et de restes de riz, son plat préféré. Il a tout dévoré, pendant qu'on le regardait comme si un chien qui mange relevait du miracle. Ensuite, il s'est allongé sur le tapis, le museau entre les pattes, comme quelqu'un qui attend. Il attendait de s'endormir, et en effet, peu de temps après il a fermé les yeux. Instinctivement nous avons baissé la voix. On parlait bizarrement, par à-coups, les uns en même temps que les autres ou laissant place à de longs silences.

En réalité, on ne savait pas quoi dire. Moi, j'étais celui qui parlait le moins de tous, parce qu'on m'a appris que les enfants écoutent, de façon générale. Mais aussi parce que je n'arrivais pas à penser à quelque chose de sensé.

Avec tout le respect que je leur dois, c'était pareil pour maman et papa, je le comprenais à ce qu'ils disaient. Ils parlaient juste pour parler, pour se plaindre, c'étaient des mots de rage et de tristesse, des phrases qui se suivaient sans queue ni tête, sans aucun but. Ce n'est pas juste. Oui, mais qu'est-ce qui est juste dans ce pays ? Il faut faire quelque chose. S'enfuir ? Se révolter ? Peut-être que si on en parlait aux autres. À ceux qui pensent comme nous. Mais où sont-ils ? Ils ont tous peur. Ils sont tous prêts à obéir. Ce n'est pas vrai. Ne dis pas ça devant le petit. Je lui dis : Et comment ! C'est la vérité. Tu vas tous nous mettre dans de sales draps. Que doit-on faire ? Partir. Mais où ? Le Royaume a de longues pattes et de longues griffes de rapace. Il doit bien y avoir un endroit au monde où des choses de ce genre n'arrivent pas. Oui, sûrement. Autant prendre une navette spatiale et se lancer dans l'Infini. C'est peut-être la dernière chose qu'il nous reste à faire.

Tout ça pour un chien. Moi j'écoutais, parce que les enfants écoutent, et pendant ce temps j'étais tellement fier de mes parents, de leurs belles paroles enragées. C'était notre secret mais nous, on en avait encore une, de petite plante de jasmin, sur le rebord de la fenêtre de la salle de bain, à l'intérieur je veux dire, près de la vitre

qui était une de ces vitres à bulles opaques, à travers laquelle on ne voit rien. Quand on recevait des gens, on la cachait dans le débarras, dans le noir, et dès que nos invités étaient repartis, on l'exposait de nouveau à la lumière. De petites étoiles clandestines sur le rebord de notre fenêtre. Maman l'appelait la plante de la liberté, et disait qu'il devait y en avoir d'autres comme celle-là, éparpillées dans le Royaume, bien cachées.

Oui, mais une plante de jasmin, on peut bien la cacher dans un débarras. Pas un chien. Un chien, ça aboie. Ça gémit. Ça glapit. Ça hurle. Un chien ça a besoin de sortir, de se promener, de courir. Même un petit chien comme Tito.

Et alors ?

Pendant ce temps, il dormait le cœur léger. Être un petit chien sans soucis, oublier le reste du monde quand les yeux se ferment. Les ouvrir et voir devant son nez son jouet préféré, un vieux mouton sans yeux et sans rembourrage, et être heureux de pouvoir le mordre à pleines dents comme si c'était un gâteau. J'aurais tellement voulu être à sa place pour ne pas être obligé d'écouter les paroles de mes parents, belles, tranchantes, inutiles, des paroles qui ne changeaient rien aux faits : Tito ne pouvait pas rester avec nous. Il n'y avait rien à faire, rien à faire.

Un Chien entend même quand il dort.
Un Chien entend toujours le monde.
Le monde fait un bruit de terreur.
Un Chien n'arrive pas à dormir.

Il doit s'en aller.

Je m'étais peut-être endormi moi aussi, en suivant l'exemple de Tito. Je m'étais peut-être distrait, ou j'avais arrêté d'écouter ou bien j'étais devenu imperméable aux mots, comme un canard, un phoque, une loutre. Mais ceux-là étaient précis et piquants comme des aiguilles. Une torture qui m'a envoyé une décharge le long du dos.

Il doit s'en aller.

Un jugement, une condamnation. À mort.

Notre ville n'avait plus de chiens errants, parce que la ville appartenait au Roi et que même les chiens qui n'appartenaient à personne avaient le ventre plein. En ville, c'est plus facile pour un chien. Mais les quelques fois où on avait eu l'occasion de sortir de la Capitale, on les avait vus, ces chiens seuls, ces chiens sans maître : maigres, solitaires, le poil dégoûtant, le regard avide, les pattes blessées. Solitude, abandon, pas de nourriture, pas de caresses. Ils faisaient peur mais surtout beaucoup de peine. J'aurais bien voulu tous les prendre chez moi,

mais maman et papa disaient qu'ils étaient dangereux, pleins de rage et de haine, prêts à bondir et à mordre à cause de tout l'amour qu'ils n'avaient pas reçu, comme pour se venger d'un manque, de l'absence de quelque chose qu'ils ne connaissaient même pas. Ils nous suivaient parfois sur quelques mètres mais ils étaient déjà résignés, ils savaient qu'ils allaient rester seuls. C'était dur pour moi de les regarder. J'essayais d'imaginer comment ils pouvaient s'en sortir, mais ce n'était pas qu'une question de survie : c'était probablement la partie la moins difficile. Tito ne s'en serait pas sorti sans nous. Nous étions son monde à lui. Un chien sans maître, non, c'était inconcevable.

Et le Roi voulait tous les hommes sans chiens.

Il doit s'en aller. Ils me fixaient du regard, maman et papa. Ils me fixaient, moi. Pas Tito. Moi.

C'est alors que j'ai compris.

Nous devons partir.

Il fallait emporter Tito loin de là, à l'abri du danger. Dans un bout de monde où il n'y a pas de Roi qui, d'ennui, aurait perdu la tête, qui serait capable d'exiger de son peuple la première chose qui lui passe par la tête.

Ce devait être loin d'ici.

— Et notre maison ? J'ai regardé autour de moi. On va laisser tout ça ?

Un sanglot m'échappa. Tito, attentif, leva brusquement la tête.

— Nous en trouverons une autre. Peu importe l'endroit, l'important c'est qu'on soit ensemble, dit maman, en appuyant ses mains sur mes épaules. Ensuite elle m'a serré dans ses bras.

Tito s'est glissé entre nous comme il le fait toujours quand on se fait un câlin. Comme s'il disait : moi aussi, moi aussi. J'ai souri. Ce chien, je me suis dit, il me fait toujours sourire. Ce chien. Un moment de douceur vite disparu. La voix de papa qui monte et qui descend, un chuchotement, de temps à autre un raclement. Une voix secrète, surexcitée, rapide, semblable à celle d'une personne qui aurait de la fièvre et qui parlerait trop vite. Il imaginait des choses, faisait des projets. Moi j'étais fatigué et absent. J'avais l'impression qu'il racontait n'importe quoi. Partir ? Non, non. Pourtant. C'était la seule solution.

Ensuite nous sommes allés nous coucher. J'aimerais pouvoir dire que je suis resté éveillé toute la nuit, songeant au lendemain et encore au jour d'après. Mais, non. Je me suis couché, puis plus rien. Un sommeil noir,

sans rêves, et voilà que c'était déjà le matin. Comme tous les jours, c'est la langue chaude et râpeuse de Tito qui m'a réveillé. Comme tous les jours, j'ai rigolé, c'était ce moment beau et étrange du matin, quand on ne sait rien et que tout est encore possible. Avant que la réalité ne pose sa main sur nous, une main lourde, lourde. J'ai arrêté de rigoler et j'ai interrompu Tito, son petit corps qui tient presque dans la paume de ma main. Mais il a continué comme si de rien n'était: c'est sa tâche du matin. Des petits coups de langue, rapides et rassurants: comme s'il me disait « je t'aime toujours, une nuit n'a pas suffi pour t'oublier », même si dans cette petite tête il n'y a pas beaucoup de place pour le cerveau. Le cerveau d'un chien de petite taille doit être aussi grand qu'un pruneau. Mais il y a un tas de choses à l'intérieur.

J'ai essayé de me relever, mais cette main m'en empêchait. Tant que je restais dans mon lit, que pouvait-il bien m'arriver ? Ensuite maman est venue et m'a dit que c'était l'heure, que je devais aller à l'école. J'ai essayé de m'opposer, « comment ça l'école, on est en plein drame et tu me demandes d'aller à l'école ? », mais elle a insisté.

— On va essayer de faire comme si c'était un jour quelconque, a-t-elle dit, avec une petite lueur dans

les yeux. Je n'ai plus ouvert la bouche et je me suis préparé. Papa était déjà sorti. J'ai fait les mêmes gestes que d'habitude et je suis sorti à mon tour. C'était dur d'empêcher Tito de sortir, lui qui avait pris l'habitude de m'accompagner. Ensuite il rentrait tout seul en faisant un grand détour en solo qu'il devait beaucoup apprécier car maman me disait qu'il rentrait fatigué et content, et qu'ensuite il dormait toute la journée, en attendant qu'une petite voix lui dise qu'il était l'heure de venir me chercher. Comme d'habitude, il s'est faufilé dans l'ouverture dès que j'ai ouvert la porte. Une fois dehors, il s'est tourné et m'a regardé comme pour dire « dépêche-toi, mollasson »; nous lui avons dit de rentrer mais il n'a rien voulu savoir et il est resté là jusqu'à ce que maman le tire à l'intérieur par le collier. C'est facile de traîner un petit chien, il glisse sur le plancher. J'ai pensé que si c'était un chat, ce serait plus compliqué. C'est bête de penser ça. Et je l'ai entendu gémir derrière la porte à peine refermée: il râlait pour quelque chose qu'il ne comprenait pas.

L'Enfant ne veut pas de Chien.

L'Enfant va tout seul.

Un Chien reste.

Un Chien n'est pas content.